

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

*La Bosse, 2000*

*Dépannage, 2002*

*Cake !*

suivi de

*Il aurait suffi que tu sois mon frère, 2002*

*Le Groenland, 2003*

*L'Infusion, 2004*

*Désertion, 2005*

*Les Arrangements, 2008*

PAULINE SALES

## Family art

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé le 3 mars 2009 au collège Cévenol de Chambon-sur-Lignon, dans le cadre du projet de décentralisation « Comédie des champs » et dans une mise en scène de Jean-Claude Berutti.*

*Il a été présenté en tournée de mars à mai 2009 dans « Le Piccolo » – structure itinérante de 192 places – dans les communes partenaires de la Loire, la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme.*

*Avec : Mélanie Baxter-Jones, Benoît Brégeault, François Font, Zizou Grangy, Jean-Pierre Laurent, Richard Pinto.*

*Scénographie : Rudy Sabounghi ; collaboration artistique : Darren Ross ; lumière : Laurent Castaingt ; costumes : Colette Huchard ; son : Daniel Cerisier, Fabrice Drevet.*

Production : La Comédie de Saint-Étienne – Centre dramatique national.  
Avec le soutien du Conseil général de la Loire et EOVI mutuelles présence.

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-249-8

*Aux trois fées madrilènes*

## PERSONNAGES

PAUL, à 60 ans.

PAUL, à 25 ans.

JEAN, 25 ans.

MAXIME, 45 ans.

LA JEUNE FILLE joue tous les rôles de femme (la mère, Suzanne, Alice).

LA MÈRE, *avec sa coiffe d'infirmière*. – Les hommes ne vivent que parce que les femmes le veulent bien. Ils l'oublient trop souvent. Elles acceptent à plusieurs reprises de les prendre chez elles et régulièrement ça finit par une cohabitation de neuf mois. Il ne s'agit pas de colocation. Tout est à leur charge, la nourriture, le chauffage, l'électricité. Ce n'est pas grand, mais je n'ai jamais entendu un homme se plaindre. Je l'ai déjà dit. Les hommes oublient. Et là-dessus, ils sont amnésiques. Quand ils sortent de là ils ne sont pas grand-chose. Mais comme ils n'étaient rien en entrant. Les trois-quarts se plaignent de sortir, les trois-quarts pleurent. On ne sait pas quoi puisque personne ne se souvient. Peut-être simplement d'être sortis. Les hommes sont casaniers. Ils n'apprécient pas le changement. Ils regrettent cette première maison. Quand ils regrettent trop, ça s'appelle la dépression, on les soigne. Quand ils oublient vite, ça s'appelle l'ingratitude, ils partent sans se retourner. De tout temps les femmes ont cherché des solutions pour que les hommes ne s'installent pas sans prévenir. Si légers au départ, si habiles à se faire oublier, puis de plus en plus envahissant et on ne s'en débarrasse pas comme ça. Il y a une multitude de raisons à ne pas vouloir cohabiter, mais jusqu'à présent, la majorité des femmes ont toujours voulu que les hommes vivent et je ne suis pas sûre de les comprendre

PAUL. – Elle était infirmière, elle avait tout fait pour rejoindre le service des naissances quelques mois auparavant. C’était vers la fin de la guerre, les prisonniers commençaient à rentrer, la maternité était surpeuplée. Elle avait pensé, elle avait sûrement pensé qu’elle passerait inaperçue, puisqu’elle était là chaque jour devant les médecins, les sages-femmes, les nouveau-nés dans sa blouse immaculée. La journée finissant, on s’est rendu compte qu’il y en avait un de trop. Un bébé langé comme les autres, propre, avec une odeur de savon sur la tête et un bracelet en carton avec son prénom mais sans patronyme ni mère dans sa chambre à l’attendre. Elle avait accouché dans les toilettes. Avec du savon et une brosse, s’était lavé les mains aux lavabos. Avait vérifié que le verrou était bloqué, sorti de la bassine en étain qu’elle avait apportée, des ciseaux médicaux. Les avait nettoyés avec des chutes de coton imbibé d’un reste d’alcool à quatre-vingt-dix, les avait déposés sur une serviette au sol, avait recouvert la bassine d’un linge propre, chacun de ses gestes arrêté par les contractions. Alors elle se forçait à regarder au mur un bout de peinture jaune écaillée. On aurait dit un papillon ou quelque chose qui voulait s’envoler. Accroupie, l’essuie-main entre les dents, elle accompagnait les poussées, ses reins allaient exploser, appuyée le dos contre la porte, les mains sur les cuisses, les ongles dans la chair jusqu’à se faire saigner. Quand elle ne l’attendait plus, elle avait vu le crâne du nouveau-né jaillir entre ses cuisses. Alors elle avait saisi la tête comme elle avait vu tant de médecins le faire, elle savait que bientôt ce serait à elle, elle savait que ce moment était déterminant, elle avait tourné délicatement pour dégager les épaules. Une épaule.

Elle regarde le papillon au mur. Et puis une autre épaule. Elle s’entend geindre derrière l’essuie-main. Maintenant, elle saisit l’enfant sous les bras entre le pouce et l’index et le tire hors d’elle. Elle le regarde happer l’air pour la première fois, ouvrir démesurément la bouche, les yeux plissés, et crier de toutes ses forces, les deux bras repliés et les poings fermés de colère. Elle le dépose dans la cuvette, attrape les ciseaux, coupe le cordon qui bientôt s’arrête de battre et s’aplatit comme un serpent mort entre ses mains. Elle l’a fait. Il a plu sur elle tellement elle est trempée de sueur. Les prochaines contractions évacueraient le placenta qui partirait avec une chasse d’eau. Alors tout serait en place. Elle l’avait fait. Elle avait été l’accoucheur et l’accouchée. La porte vitrée des toilettes refermée, personne n’est surpris de la voir courir dans le couloir carrelé de blanc, aux pieds ses mules en bois, avec ce paquet vivant, puis se diriger vers la nursery et laver l’enfant, juste une collègue qui s’étonne de sa blouse trempée, de ses cheveux qui collent sur son front et dépassent de la coiffe à qui elle dit :

– *les forceps, ça a été difficile ;*  
– *il n’a pas de marques ;*  
– *la mère une déchirure ;*  
– *c’est elle qui criait comme ça, on aurait dit un soldat qu’on ampute ;*  
– *c’est quand on l’a recousue, tu le mets en nursery.*  
*Paul c’est son nom*  
*Paul c’est mon nom*  
*(Sonnerie à la porte.)*  
Je vous ai déjà dit non

MAXIME. – Ce n’est pas mon genre d’insister

PAUL. – Vous l’avez déjà dit la dernière fois

MAXIME. – Le temps d’avaler un jus d’orange

PAUL. – Il n’y a que de l’alcool

MAXIME. – Vous n’allumez pas ?

PAUL. – La maison est inhabitée

MAXIME. – Je suis déjà venu plusieurs fois

PAUL. – Vous avez vu, Il n’y a jamais personne

MAXIME. – Vous êtes toujours là. Vous ne vous souvenez pas, on s’est vu à l’hôpital ?

PAUL. – Je ne reçois que sur rendez-vous

MAXIME. – Ce n’est pas d’ordre médical

PAUL. – Vérifiez les papiers que vous avez signés avant l’accouchement, je suis déchargé de tout. C’est vous qui êtes responsable. Vous êtes responsable de tout. Les parents sont toujours responsables. Vous apprendrez avec le temps. Voyez ça directement avec mon avocat

MAXIME. – Je n’ai pas d’enfant

PAUL. – Alors c’est inutile d’aller chez un obstétricien

MAXIME. – Ce n’est pas ce que je suis venu voir

PAUL. – Je ne suis rien d’autre

MAXIME. – Paul, Paul Jésus

PAUL. – C’est mon nom  
Je suis gynécologue obstétricien

MAXIME. – Pas seulement

PAUL. – Ça fait longtemps que je ne suis plus rien d’autre

Les enfants choisissent leurs parents. Même les pires des parents ont été choisis. Je ne mets pas de gants pendant les accouchements. Je connais le sang. La douceur flageolante des muqueuses ne m’effraie pas. Les textures et l’odeur des sécrétions ont chacune leur importance et délivrent un message utile pour tout diagnostic. Quand vous accouchez une femme, parlez-lui de votre voiture en réparation au garage, de la côte de bœuf au barbecue qu’elle a interrompue et que vous aimez saignante avec de la moutarde en grains, de vos prochaines vacances en mobil home parce que c’est ça, elle aussi, qu’elle est en train d’accomplir, un acte quotidien, banal

MAXIME. – Je suis le fils de Jean

PAUL. – On est tous le fils de quelqu’un...  
Énormément d’hommes ne comprennent pas ce métier. Ils pensent à l’érotisme. C’est très proche des travaux manuels, la pose d’un stérilet. Ce n’est pas sale. C’est minutieux, précis. Les gens n’ont pas envie de parler de ça. Pas à table disent-ils, pas à table, ni pendant une partie de pêche, ni au soleil, ni devant

un café, ce n'est jamais le moment. On n'a jamais l'occasion d'échanger sur la pose d'un stérilet

MAXIME. – Jean. Vous l'avez rencontré en 1960

PAUL. – La seule question qui les intéresse une fois qu'ils vous connaissent suffisamment, c'est qu'est-ce que ça fait de rencontrer toute la journée des femmes cuisses écartées. Et si je dis que ça reste définitivement mystérieux, que c'est de la matière vivante qu'on tente de déchiffrer, ils pensent que je ne réponds pas honnêtement et ils hochent la tête d'un air entendu

JEAN. – C'est mon fils. Tu pourrais faire un effort

PAUL. – Jean, toi tu disais. Tu ne disais rien. Tu touchais les spéculums de tes doigts fins. Tu les faisais retomber dans le haricot pour les entendre tinter. Tu t'allongeais sur la banquette, tu essayais les étriers avec tes chaussures neuves. Tu tirais le rideau blanc qui séparait le bureau de l'espace de consultation. Tu jouais de la guitare avec les fils en plastique de la chaise où les patientes déposaient leurs vêtements. Tu reniflais les ordonnances, tu t'asseyais à ma place, ouvrais et refermais le stylo Mont-Blanc que n'importe quel autre étudiant en médecine se serait fait offrir par son père sans jamais t'arrêter de parler et puis tu étais à la porte, tu avais ma veste dans les mains et tu disais, on se casse

PAUL JEUNE, à Jean. – Qu'est-ce que tu veux faire ?

JEAN. – On va à Saint-Germain

PAUL JEUNE, à Paul. – Tu as grossi

PAUL. – Tu le sais bien. Tu me le dis à chaque fois

PAUL JEUNE. – Alors que la nature t'avait gâté

PAUL, à Paul jeune. – C'est toujours un plaisir de te regarder. On ne s'en rend jamais compte. De comme on a été beau  
(À Maxime.) Vous voulez boire quelque chose ? Je vous ai déjà vu

MAXIME. – C'est au moins la cinquième fois que je viens et que vous m'observez à travers l'œilleton sans m'ouvrir

PAUL. – Ce n'est pas là

MAXIME. – On s'est vu à l'hôpital

PAUL. – C'est ce que vous avez dit

MAXIME. – Mais on ne me reconnaît jamais

PAUL. – Vous aviez quelque chose de différent

MAXIME. – Une prothèse

*On sonne. Paul va chercher Alice. On reconnaît la jeune femme qui a déjà joué la mère. Mais très différente, contemporaine. Elle est habillée n'importe comment en noir avec peut-être des mitaines et elle a un sac en plastique. Écorchée vive.*

PAUL, la présentant à Maxime. – Alice



PAUL JEUNE. – Tu nous as fait croire qu'elle était notre mère

PAUL. – Alice a quelque chose de maman ; Alice joue toutes les femmes

PAUL JEUNE. – Alice sera Suzanne ?

PAUL. – Alice a quelque chose de Suzanne

MAXIME, *qui a sorti un nez rouge de clown de sa poche et qui l'a mis, à la jeune femme.* – Maxime

ALICE. – Salut

MAXIME. – Enchanté

PAUL JEUNE, *à Paul.* – Ne me laisse pas seul avec elle

MAXIME. – Habituellement je ne porte pas de nez rouge

ALICE. – Ça me regarde pas je fais juste le ménage il a jamais d'invité vous êtes le premier il me suit sans parler de la cuisine à la salle de bains à la chambre au début je croyais que c'était pour me surveiller

MAXIME. – Vous avez un projet de vie ?

ALICE. – Un quoi ?

MAXIME. – Chacun a son clown, vous voulez trouver le vôtre ?

PAUL. – C'est là où je vous ai vu

MAXIME. – Le mardi et le jeudi pour les enfants malades. Le service pédiatrie

PAUL. – Vous êtes le clown qui fume !

MAXIME, *gêné.* – Hum...

PAUL. – C'est ton fils

JEAN. – Il te l'a dit

PAUL. – Il fume !

JEAN. – À son âge, il fait bien ce qu'il veut

PAUL. – Dans les toilettes. Il reste longtemps. Il en sort avec son costume à carreaux et des chaussures ; il ne sait pas marcher avec, comme si clown n'était pas son métier, comme si c'était la première fois qu'il les avait aux pieds, ses chaussures grandes comme des palmes, avec le nez rouge à la main comme une balle de billard qui devrait lui porter chance alors que c'est visible qu'il a déjà tout perdu. Il coince une infirmière. Il dit : je viens de sortir des toilettes et je suis sûr que quelqu'un a fumé, fumé dans les toilettes d'un hôpital, absolument, fumé. Je l'ai senti, qui ? je ne sais pas mais je préfère prévenir. Il lui conseille d'ouvrir l'œil et le sien cligne nerveusement. L'infirmière le regarde, comme on regarde un homme de quarante ans qui sue sous son maquillage blanc. À la pause, elle se lime les ongles dans la salle de repos et découvre que plusieurs d'entre elles, de différents services, ont croisé le clown qui accuse quelqu'un d'avoir fumé dans les toilettes